

LES CONCERTS

UN CONCERT DE MUSIQUE SUÉDOISE

Sous l'impulsion active et éclairée de son directeur, M. Lucien Maury, la *Maison Suédoise* de la Cité Universitaire multiplie les échanges intellectuels entre les deux pays et s'efforce de nous révéler les différents aspects de la pensée et de l'art scandinaves.

Elle nous a offert, jeudi dernier, dans le cadre de ses salles sobrement décorées et avec l'apparat d'étudiants parés d'écharpes bleu et or, une soirée musicale consacrée à l'école suédoise. Le programme comportait, outre des œuvres de musique de chambre des cinquante dernières années, des ouvrages de jeunes compositeurs contemporains : des mélodies de Sjögren, excellemment interprétées par Mme Sinding-Larsen, et deux œuvres de piano de Stenhammar et de Mankell rendues avec justesse et sensibilité par M. Eckerberg ; la première, une ballade tout imprégnée de charme romantique, nous reporte à la fin du XIX^e siècle ; l'autre, plus proche de nous, est déjà influencée par les formules modernes. M. Dag Wirén exécuta avec le concours de M. Grøndahl, collaborateur accompli, des sonatines pour piano et violoncelle ; de fines et brillantes répliques y alternent entre les deux instruments et dans l'une, nous a-t-il semblé, un bref appel au *fölklore* précède heureusement une péroraison pleine de fougue et d'éclat. Enfin, M. de Frumerie, s'interprétant avec virtuosité comme M. Wirén, nous fit entendre plusieurs ouvrages, qui remportèrent un vif succès. Ce compositeur, élève de Schonberg et de Sabanieff, dont la réputation est grande dans son pays, est l'auteur d'un concerto pour piano et orchestre que nous serions désireux d'entendre pour nous permettre de le juger sur une œuvre d'importance. La puissance apparaît comme le trait dominant de son tempérament ; une indépendance entière caractérise son inspiration qui, tantôt âpre, tantôt mélancolique, procède de l'art le plus personnel ; enfin, dans sa sonate pour piano et violoncelle, nous avons noté une fugue ample et solide qui affirme ses sérieuses qualités classiques. La Suède fonde sur ce jeune musicien de grands espoirs qui semblent dès maintenant justifiés.

M. CHASSINAT.

LES LIVRES NOUVEAUX

Littérature

PAUL HAZARD, professeur au Collège de France. — *Les livres, les enfants et les hommes* (Flammarion).

Qu'un docte professeur du Collège de France nous offre un pareil ouvrage, c'est déjà une agréable surprise. Disons tout de suite que la surprise devient vite délicieuse et le reste jusqu'au bout.

Le livre premier démontre avec une logique spirituelle que les hommes ont longtemps opprimé les enfants. Ceux-ci restent incompris de ceux-là, sauf quelques fous et poètes. « Plus certains de posséder la vérité sans l'ombre d'un doute, plus autoritaires et plus durs », les adultes d'hier étaient encore plus oppressifs. Aujourd'hui, malgré certains progrès à cet égard « en écoutant l'enfance leur demander secours, les hommes refusent de lui donner ce dont elle a besoin, et lui offrent ce qu'elle déteste ». Quelle profonde critique de notre éducation du premier âge !

Car le livre de M. Paul Hazard me plaît surtout comme traité de pédagogie nouvelle, (sans le vouloir, bien entendu) et limité à un aspect ou deux du problème. Mais c'est précisément, quand on y réfléchit bien, le fondement même de celui-ci. Il s'agit surtout, en effet, de secouer de vieux préjugés, respectables mais désuets, parfois même devenus dangereux ; en somme, si l'on préfère, *de changer de point de vue*. Rien de mieux qu'un tel livre pour cela.

Avec son érudition digne du Collège de France, mais si aimablement voilée, l'auteur nous présente, dans leur intimité amusante, les plus célèbres des auteurs français ou étrangers qui ont écrit pour les enfants, non sans rendre à J.-J. Rousseau un juste hommage. Ainsi goûtons-nous de très près : Mme de Genlis, Berquin et ces bons Britanniques, les premiers à créer, vers 1750, une librairie spéciale pour la jeunesse. Ici l'ironie flamande de l'auteur devient facilement humour pour nous plaire sans fatigue de monotonie. Et ce don — car c'en est un et des plus rares — permet encore à M. Paul Hazard de nous promener, avec la même érudition séduisante, dans la vieille Allemagne du pédagogue Basedow et du conteur Grimm, sans oublier les contes de Perrault, pour notre vieille France.

Les enfants se sont défendus contre les hommes. Ils ont su donner la préférence aux auteurs qui les ont compris. Ainsi défilent devant nous, en images d'Épinal attachantes : Daniel de Foë, quoique grincheux et morose, le pétulant Swift : Robinson et Gulliver.

Au risque de ranimer des querelles séculaires, Paul Hazard ose affirmer et démontrer la supériorité du Nord sur le Midi. En méridional impénitent, je protesterais bien contre ce Lillois. Mais il nous reconnaît toutes les supériorités, sauf une : la littérature enfantine. N'exagérons pas et inclinons-nous devant une si belle part, en somme. Toutefois, je ferai remarquer que, chez nous, dans le Midi, si l'on n'écrit pas autant et aussi bien que dans le Nord, on parle davantage. Et nos meilleurs contes de folk-lore se content, devant grands et petits, dans les veillées d'hiver, quand on égrène le maïs ou grille les châtaignes. De plus, ils sont intraduisibles. Charmants dans nos idiomes dégénérés en patois, ils seraient aussi déparés par une traduction française, que le tambourinaire de Daudet quand il veut jouer à Paris.